

FRANÇAIS

Durée : 3 heures

L'usage d'abaques, de tables, de calculatrice et de tout instrument électronique susceptible de permettre au candidat d'accéder à des données et de les traiter par les moyens autres que ceux fournis dans le sujet est interdit.

Chaque candidat est responsable de la vérification de son sujet d'épreuve : pagination et impression de chaque page. Ce contrôle doit être fait en début d'épreuve. En cas de doute, le candidat doit alerter au plus tôt le surveillant qui vérifiera et, éventuellement, remplacera le sujet.

Ce sujet comporte 3 pages numérotées de 1 à 3.

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.

Cette épreuve a pour objectif d'évaluer la capacité du candidat à comprendre puis à produire une argumentation, sa connaissance du programme, la qualité de la formulation écrite et la correction de la langue (orthographe et grammaire).

Elle comporte trois parties :

- 1) Analyse en 150 mots (marge de 10 % en plus ou en moins tolérée) d'un texte qui compte entre 700 et 800 mots (pages 2 et 3), en lien avec le programme des œuvres étudiées (notée sur 8 points);
- 2) Une question de vocabulaire portant sur un mot ou une expression tirée du texte, à définir dans son contexte (notée sur 2 points);
- 3) Un essai d'une page et demi environ, qui répond à une question posée à partir de ce mot ou de cette expression sur le thème au programme; l'essai devra s'appuyer notamment sur les trois œuvres au programme (noté sur 10 points).

Combien vaut l'inflorescence de la bardane (*arctium*), cette agaçante petite boule qui s'accroche à nos vêtements quand nous faisons une promenade ? Nous pourrions aussi bien décréter qu'elle ne vaut rien, ou presque, sans trop nous soucier des équilibres de l'écosystème et d'autres propriétés difficiles à décrire, à mesurer, à estimer. L'argument serait qu'elle ne vaut rien (ou presque) parce qu'on n'en fait rien (ou presque : ses extraits ont tout de même une action drainante et sont bons pour la peau). Mais cet argument ne prendrait pas en compte l'imagination de l'ingénieur suisse George de Mestral qui, en 1941, pendant une promenade avec son chien, s'inspira de la bardane pour en faire un substitut étrange, contre-intuitif mais extrêmement efficace, de la fermeture éclair et, au bout de quelques années, breveta le Velcro (contraction de *velours-crochet*). Au fil des ans, le Velcro a donné et continue à donner du travail à des milliers de personnes, a produit des milliards d'euros de richesse, et surtout simplifié la vie à tous ceux d'entre nous qui l'utilisent au quotidien pour assembler et attacher facilement tissus et objets (par exemple, un grand nombre de composants des *server farms* de Google sont assemblés avec du Velcro, ce qui rend plus rapide leur remplacement et fait économiser du temps, donc de l'argent).

L'histoire de l'*arctium* devrait être présente à l'esprit quand on entame une discussion sur la valeur à attribuer à la nature. Même si nous admettions, sur le principe, que l'on peut monétariser l'environnement, nous nous retrouverions presque toujours devant un colossal *mur d'ignorance*, qui nous empêcherait de faire correctement les comptes : comment faire pour calculer, si nous ne savons pas du tout quels sont les « usages » possibles d'une espèce naturelle ? – et si beaucoup de ces usages seront découverts un jour par hasard, beaucoup d'autres resteront à jamais inconnus, et comment agir alors, face au soupçon que certains de ces usages, s'ils étaient identifiés, changeraient pour toujours la condition humaine ?

En même temps, l'*arctium*/Velcro, comme de nombreux cas de design s'inspirant de la nature, annihile ou du moins tempère le modèle conceptuel, qui a accompagné l'évolution de la pêche, de la *nature comme gisement*. Selon le modèle du gisement, la nature est avant tout un vaste dépôt de *substances*, de portions de matière inanimée ou biologique qui ont ou qui pourraient trouver une quelconque utilité. Hier, le miel, le poisson et le pétrole ; demain, une molécule cachée au sein de la forêt amazonienne, avec un énorme potentiel médical. Si nous devons préserver la biodiversité, dit-on, c'est parce que nous ne voulons pas nous priver de ce formidable *entrepôt* biologique. Mais l'*arctium*/Velcro n'appartient pas à cette catégorie. Dans son cas, la nature a été une source non pas de matières premières ou semi-ouvrées, mais d'inspiration pour le *design* ; une *muse*, en quelque sorte.

L'un des arguments clés contre la monétarisation de la nature est que – comme chacun sait – l'occasion fait le larron, et fait aussi le prédateur. Si l'on admet que la valeur de la Grande Barrière de corail est de trente-cinq milliards d'euros, tôt ou tard quelqu'un trouvera que ce serait une bonne idée de la vendre (de la « valoriser »). Mais ceux qui défendent la monétarisation soutiennent que ne pas mesurer signifie ne pas voir du tout la valeur et que cela, en substance, amène à *dévaluer*. Dans un monde où tout est potentiellement objet d'échange, la seule manière de *voir* les objets serait de fixer leur prix. Non estimée, la nature deviendrait *invisible*. Mais le problème ici n'est pas l'invisibilité de la nature, mais bien l'utilisation de lunettes monétaires pour voir le monde. Sans aller jusqu'à vouloir préserver des choses inutiles *justement parce qu'elles n'ont aucune utilité*, comme le souhaitait Romain Gary dans sa *Lettre à l'éléphant*, nous pouvons alors accepter aussi le défi, c'est-à-dire nous plier à la nécessité de mesurer la valeur de la nature, à condition que nous prenions au sérieux une discussion sur la valeur en général, et que nous ne nous contentions pas de présupposer le bénéfice économique comme seul critère. L'exemple de l'*arctium*/Velcro devrait nous servir de guide une nouvelle fois, nous pousser à regarder au-delà du concept de *gisement*, qui est étroitement lié à la simpliste monétarisation.

1) Résumé (noté sur 8 points) :

Résumez le texte en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10 %). Indiquez le nombre de mots à la fin du résumé, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n'est pas », « c'est-à-dire », et « le plus grand » comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots. Placez une barre verticale sur votre composition tous les 25 mots.

2) Question de vocabulaire (notée sur 2 points) :

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens de l'expression « mesurer la valeur de la nature », lignes 44-45.

3) Développement (noté sur 10 points) :

L'expérience permet-elle de « mesurer la valeur de la nature » ?

Vous nourrirez votre réflexion de votre lecture des œuvres au programme : *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* (« Introduction : La pensée et le vivant », « I. Méthode », « III. Philosophie – chapitres II, III, IV et V ») de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

FIN DU SUJET